

# BICICLETA (Anthologie 1977-1982)

Edition fondation-besnard.org, 2009

## Table des matières (par blocs qui vont être placés par vagues en 2009)

--(1) Avant propos (Frank Mintz, 2009)  
Introduction (Emmanuel Lizcano, 1996)  
Présentation (Frank Mintz, 1991)  
Tables des matières

### I Le mouvement libertaire et la réalité sociale espagnole

--(2) Les problèmes de la CNT (novembre 1978)  
-Elizalde : Causes de la crise de la CNT  
-Peirats : Par où faudrait-il commencer ?  
-Anselmo : la racine des problèmes  
-El Leonés : Lettre aux anarchistes

--(3) Appel à la réflexion militante (Boldú, mai 1978)  
Tous ensemble, ils l'ont tuée (Fernández-Soler, août 1978)  
Les expulsés de la CNT parlent (août 1978)

--(4) Cénétistes *historiques* contre cénétistes *renovés* [le congrès de la rupture de 1979]  
Après le coup d'Etat (mars-octobre 1981)

--(5) Autonomie et organisation (avril 1978)  
Autonomie politique et mouvement ouvrier révolutionnaire (octobre 1978)

### II Réflexions libertaires collectives -agoras-

--(6) La ville et ses (im)moralités, (im)moralités urbaines  
La famille

--(7) Le pouvoir  
-Clastres: La société contre l'Etat  
-Baldelli: Pouvoir et désir  
-Morga: Plus jamais de pouvoir/n'en pouvoir plus  
-Sociedad de amigos del poder compartido: Critique de la critique du pouvoir

### III Réflexions sur l'internationalisme

==((§)) Image interdite de l'Allemagne (Osvaldo Bayer, octobre 1980)  
Réflexion libertaire : pour ou contre les luttes de libération nationales ? (mars 1978)

#### IV Essais individuels

==((§)) Pas de retour au marxisme (Fernando Savater, août 1979)  
Qu'est-ce que la révolution antiautoritaire (Fernando Savater novembre 1979)  
Ma vision de l'anarchisme (Carlos Díaz, décembre 1978)  
Ange du faubourg (Agustín García Calvo, septembre 1979)

### **Bref avant propos**

Cette anthologie était annoncée aux éditions *Acratie* en 1992 et en dépit de plusieurs tentatives elle n'est pas sortie. Internet présente l'avantage de compenser en partie des absences de documents.

Deux raisons me poussent à reprendre le choix des textes et la traduction de Simone Guittard et moi-même. L'actualité en premier lieu, avec la crise et ses conséquences: les stupidités du capitalisme et de ses théoriciens du marché panacée avec les chefs d'entreprises et les politiciens appliquant leurs indications. Le centenaire de la création de la CNT anarchosyndicaliste en 2010 est une excellente occasion pour connaître les raisons des difficultés de l'anarchosyndicalisme en Espagne.

Les témoignages démontrent le gaspillage incroyable d'énergies entraîné par le sectarisme. Les textes réunis sont d'une franchise et d'une lucidité exceptionnelles et écrit dans l'action. De plus, leurs auteurs étaient des camarades connaissant profondément les influences possibles des autres pays sur l'Espagne des années 1970-1980.

Je me permets d'offrir une piste de lecture: bien des désarrois et des écueils n'auraient pas existé si une connaissance minimum des textes de Bakounine dans la presse ouvrière avait circulé. Bakounine y ressasse le refus des cliques s'accrochant au pouvoir et la nécessité criante de conserver le pouvoir au niveau des décisions à la base, tout en empêchant qu'il apparaisse et se développe ailleurs.

Ignorant ces évidences, les anarchosyndicalistes et les libertaires en général en montrèrent leurs incapacités. Elles sont tout aussi visibles et méprisables que celles des marxistes léninistes en guerre perpétuelle entre léninistes, staliniens, trotskistes (etc.), alors que Marx leur dictait une vision erronée du pouvoir et de la stratégie. Les marxistes non léninistes ont été conséquents en abandonnant la doctrine comme Karl Korsch. Les conseillistes n'ont toujours pas trouvé de position dans la réalité entre les lamentations critiques et la contemplation doctorale. Les prétendus autonomes sautillent entre les uns et les autres.

Les jérémiades des économistes et analystes en faveur du capitalisme sont tout aussi creuses et pitoyables. Tout est bon pour conserver le pouvoir et ses avantages financiers.

Les luttes des exploités se passent de papes et de pasteurs (quelle que soit l'étiquette dont il s'affuble : anarchiste, capitaliste, marxiste ou religieuse) mais pas du besoin d'une vision de lutte de classe et de pouvoir construit à la base pour y rester. C'est en cela que tous, et les libertaires, nous pouvons être utiles.

Frank Mintz, avril 2009

## Présentation

### (Non) Mémoires vingt ans après Bici

Il n'est pas facile de reculer de vingt ans, pas même en chevauchant la mémoire. Trop de choses se mêlent. Tout en faisant partie de la bonne vingtaine de pères et mères qui engendrèrent *Bicicleta*, je suis sans doute le moins approprié pour en retracer ou commenter l'évolution: mes petits génies intérieurs ont fait de l'oubli un mécanisme pervers grâce auquel il est possible de maintenir vif le désir d'aller de l'avant. Être peu objectif ne me gêne pas. L'objectivité n'est que le nom adopté par la subjectivité qui est arrivé à institutionnaliser son pouvoir. Mais je cherche certainement à ne pas être injuste envers ceux qui partagèrent avec moi tant d'inquiétudes et de nuits de veille, tant de rires et tant de déceptions. Seule l'insistance attentive de l'infatigable camarade qu'est Frank Mintz m'a décidé à présenter cette sélection d'articles.

*Bicicleta* fut une fantaisie ... qui se mit à rouler ... contre les lois de la Physique et contre celles du Marché. *Il suffit que quelques-uns de nous aient imaginé qu'il existait un véhicule à deux roues sur lequel des milliers d'autres pourraient monter*, pour que ces milliers de personnes se mettent à pédaler et que la *Bicicleta* roule. C'était l'époque dite de la *Transition*, de cette transition qui -comme nous les craignons dès notre premier numéro en 1977- ne transita vers rien. Les dissidents trouvèrent un nouveau lieu sous le soleil, et les perdants d'alors sont les perdants d'aujourd'hui, ceux de toujours.

La consigne d'alors était d'oublier. Effacer tout souvenir de la dictature fut la tâche unanime de la classe politique et financière, de la bureaucratie [illisible] et des corps armés. Le prix de l'oubli fut la survie: les enterreurs et les enterrés survécurent, du secteur bancaire au GAL [groupe terroriste de la police espagnole monté par le gouvernement du socialiste Felipe González contre l'ETA]. *Bicicleta* refusa toujours le pacte du silence. Dès les premiers numéros, les Pactes de la Moncloa [accord de 1977 entre la droite de Fraga -ami de Franco et membre de l'Opus Dei- et le PS de Felipe González et le PC de Santiago Carrillo, les autonomistes catalans et basques, pour préparer le pays à l'entrée dans le M.C.] ou le mensonge électoral furent dénoncés, même ces premières élections démocratiques qui enchantèrent tellement ceux qui vécurent ensuite le désenchantement. Parce qu'elle avait parlé alors que la consigne était le silence, on n'a plus parlé de *Bicicleta*; pas même aujourd'hui où la consigne semble être de parler de tout pour que l'on continue à ne rien savoir.

Effectivement, les revues critiques à grand tirage qui accompagnaient alors la marche de *Bicicleta* jouissent aujourd'hui d'être reconnues ... Certaines ont reçu leurs hommages publics récemment -comme *El Viejo Topo* [marxiste critique] ou les *Cuadernos de Ruedo Ibérico* [revue qui était publiée à Paris et ouverte à plusieurs courants de l'exil et d'Espagne]-, d'autres ont vu récompensé leur renouveau post moderniste dans un groupe pieuvre de la grande presse, comme dans le cas d'*Ajo Blanco* [genre Charli Hebdo] avec *El Mundo* [sorte de Libé]. La foule de revues, bulletins et publications plus ou moins périodiques qui fleurit alors contre ce qui était présenté comme une nécessité historique, a été effectivement écarté de l'Histoire. Parmi elles, *Bicicleta*, leur grande sœur, n'est pas non plus entrée dans l'Histoire, malgré les plus de 30.000 exemplaires qu'elle arriva à diffuser. Un bon signe.

Avec la consigne d'amnésie généralisée et obligatoire, il y a de bonnes raisons particulières pour ne pas relire *Bicicleta*. Dans ses pages beaucoup découvrirent des possibilités que l'on décrète aujourd'hui impossibles et trouvèrent d'autres modes de pensées qu'on a jugés maintenant impensables. Comme celle d'Ivan Illich dont les éditeurs de nos jours ne veulent rien savoir, ou celle de Pierre Clastres ou celle de Castoriadis, ou celle de... tant et tant d'intervenants et de groupes sans nom dont la rébellion continue d'être obscurcie comme auparavant, aussi anonyme qu'alors, aussi vive qu'alors. D'autres préféreront ne pas rappeler ces *péchés de jeunesse* dont *Bicicleta* gardent la mémoire. Comme certains de ce qu'on nomme des leaders actuels de l'opinion, qui aujourd'hui -bien installés dans le nouveau régime- sont en proie aux plus vives ardeurs vers une démocratisation qu'ils méprisaient avant en tant que ... et ... qu'ils refusèrent d'appuyer de leur vote (voir, par exemple, Savater dans le N°12 de *Bicicleta*). D'autres allumèrent dans *Bicicleta* une flamme qui continue de brûler dans d'autres titres journalistiques, comme ceux qui (Antonio Albiñana, Mercedes Arancibia, José Luis Rodríguez) animèrent le quotidien *Liberación*, ou ceux qui lancèrent et participent actuellement à des revues comme *Ecología Política* (Juan Martínez Alier) ou *Archipiélago* (José Manuel Naredo, Frank Mintz, Noam Chomsky ou moi-même). D'autres, enfin, sont en train d'ébaucher des entreprises encore plus ambitieuses -et insensées- que celle de *Bicicleta*, comme le quotidien que lancent Jorge Pleite et Agustín García Calvo.

Dans le bouillonnement des mouvements sociaux qui agitèrent la fin des années 70 et le début des années 80, la plus grande caractéristique de *Bicicleta* fut sans doute son hospitalité. Dans ses pages, on trouvait l'expression et des débats de groupes et de tendances qui avaient soit leur propre organe d'expression, habituellement restreint aux coreligionnaires, soit qui n'arrivaient pas à se faire entendre. À côté d'articles de signatures qui étaient déjà respectés alors ou commençaient à l'être, des milliers de voix anonymes, individuelles ou collectives. Près des écologistes, des antimilitaristes ou des féministes, on pouvait trouver les opinions, les informations ou les appels des différentes tendances du mouvement ouvrier radical : groupes autonomes, anarchosyndicalistes, conseillistes ... Dans les pages de *Bicicleta* il y eut la rencontre -et la non rencontre- des différentes tendances de la CNT qui dans leur propre milieu s'ignoraient ou s'attaquaient (et cela, évidemment, n'était pas sans créer des tensions parmi les membres de la rédaction, dont certains pensaient que la présence de la CNT dans *Bicicleta* -ainsi que les pressions de ses différents secteurs- était excessive, surtout dans les premiers numéros).

D'autres aspects faisaient de *Bicicleta* un moyen singulier -et singulièrement anarchique- d'expression et d'information. Il n'y avait pas de directeur réel, car celui qui figurait comme tel (vu les exigences légales) souvent ne franchissait même pas le local de la rédaction. Quant à la rédaction, elle constituait un ensemble flou, auquel on appartenait plus ou moins, où on touchait de l'argent -où on mettait de l'argent- plus ou moins ou selon les moments, où chacun -tout en se centrant dans sa spécialité- faisait un peu de tout, même transporter des paquets d'exemplaires dans la Land Rover de Guillermo -le photographe- jusqu'aux wagons du chemin de fer. Les tâches bureaucratiques, sans doute les moins prisées (parmi nous les vocations vers le calcul et la gestion -les savoirs du futur- n'abondaient guère), étaient également assumées un peu par tous, plus ou moins à contrecœur et -dans la première étape, à Madrid- sous la patiente direction de Luci.

La diffusion a toujours été le goulot d'étranglement de la presse dite alternative. Les circuits commerciaux imposent des conditions léonines et sont d'une inefficacité qui fait pâlir l'inefficacité habituelle de ceux qui, comme nous, vivons en marge de l'argent. Les circuits parallèles et autonomes, malgré une certaine tendance à s'isoler dans les ghettos de leurs cercles militants respectifs, créent des solidarités et des complicités qui étaient la raison même de la vie de la revue. *Bicicleta* vécut sur ces deux circuits: le premier l'amena vers des lecteurs atypiques, le second nourrit -même économiquement- une foule de groupes locaux, dont, à

son tour, elle s'alimentait. Car cela était précisément la base de la publication: cette foule innombrable de groupes, gens, collectifs, « athénées » [groupes culturels] et initiatives qui avaient besoin de se parler, se coordonner, débattre, se défouler, réclamer de l'aide, dénoncer, appeler... Il est bon de souligner que beaucoup de ces groupes faisaient partie du mouvement libertaire des pays les plus différentes, tant et si bien que - en accord avec l'internationalisme anarchiste traditionnel- la rédaction de la revue semblait tout autant une tour de Babel fraternelle qu'une baraque hospitalière d'un camp de réfugiés.

Bien que ce dense réseau ait été la rédaction authentique de la revue (la preuve en est que la disparition du premier entraîna celle de la deuxième), le local physique de réunion parcourut une partie de la géographie espagnole, là où résidaient les collectifs les plus persistants: d'abord Madrid, où la revue fut fondée en 1977 à l'initiative de Chema Elizalde et des copains qui tenaient la maison d'édition *Campo Abierto*; ensuite, à partir de fin 78 jusqu'au début de 82, à Valence, dont le collectif trouva une périodicité mensuelle rigoureuse; et de là jusqu'à sa disparition, à Barcelone. Les raisons de cette vie nomade furent diverses et allaient de cette pratique anarchiste classique de la rotation des tâches -pour diluer les noyaux de pouvoir qui auraient pu se créer- jusqu'à d'autres moins honorables, comme la fatigue ou la fuite face aux créanciers (encore que celle-ci ait pu être évitée si on avait admis à un moment des revenus publicitaires).

Il importe peu que ces années de jubilation partagée n'aient pas changé les autoroutes de l'Histoire. Elles changèrent nos vies, celles de milliers d'entre nous qui vivons plus agréablement dans les fossés ou à travers champs. Que les bons citoyens suivent le cimetière de l'Histoire, ses monuments de marbre et ses planifications pharaoniques des morts futures. Quant à nous, nous sommes toujours vivants et guillerets, laissant des traces gênantes, comme cette *Bicicleta*, parce qu'on ne manquera pas de rappeler que rien n'a été - et ne sera- jamais bien ficelé " atado y bien atado " [phrase attribuée à Franco sur son lit de mort à propos de sa succession].

Emmánuel Lizcano (octobre 1996)

### **B.I.C.I.C.L.E.T.A.**

Cette revue est née sans, grandes prétentions théoriques, vu que c'était un *Bulletin informatif du collectif internationaliste de communications libertaires et écologistes des travailleurs anarchosyndicalistes*. Dans une présentation précédant le numéro 0, on lisait: *Militants anarchosyndicalistes depuis l'étape de la clandestinité, nous, qui formons ce bulletin, nous aspirons à ce qu'à travers la découverte de la variété illimitée de la pensée et de l'action libertaire, l'internationalisme naturel prenne le dessus sur la circonstance nationale de nos initiales vieilles et héroïques, si chères à notre classe ouvrière, qui créa la plus authentique expérience d'autogestion du XX siècle*. Par contre le N° 1 avait une brève introduction: *Ces pages sont ouvertes à tous. Bon, c'est non plus ça, mais vous piguez. Tout ce que vous amènerez sera le bienvenu: photos, chroniques, protestations, idées, dessins, contacts, abonnements, n'importe quoi. Il n'y a pas de pub, et ce qui nous plaît, on l'annonce gratis. Pour les bombes s'abstenir. En revanche, les types costauds nous bottent pour l'entrée et l'arrière-boutique*.

L'arrière-plan historique explique cet état d'esprit soixante-huitard avec dix ans de retard. Franco meurt en novembre 1975, son régime meurt en été 1977 avec la légalisation du PC. Les premières revues gauchistes sont *Ajo Blanco* (1975-79), anarcho-écologistes au

départ, et *El Viejo Topo* (1979-81) marxiste assez classique. L'exil anarchiste espagnol possède *Cenit* et *Umbral*, typographiquement et intellectuellement en retrait par rapport aux revues des années 30 en Espagne (*Estudios*, *Timón*, *La Revista Blanca*).

Dans la foulée, *Bicicleta* s'est retrouvée être la seule revue anarchiste en Espagne, et en 1981-82, la seule revue de gauche. Malgré cette responsabilité, en dépit du climat lourd en Espagne: putsch militaire du 23 février 1981 (sans compter les tentatives préliminaires et ultérieures), la revue est restée fidèle à son origine de groupe assez affinitaires, sans volonté de domination réelle, puisque *Bicicleta* est demeuré un organe indépendant de tout groupe ou organisation anarchiste en Espagne (ou ailleurs).

Rédaction: au début, il y avait une volonté d'arriver à rémunérer ceux qui participaient le plus à la revue. La pratique révéla que c'était impossible. Il n'y avait aucun critère de sélection des membres du collectif, qui, du reste, n'avaient pas de critère idéologique défini. C'était, en fait, un repoussoir pour les membres stricts de la CNT. Et il n'y eut pas d'exclusions, mais les camarades qui n'étaient pas d'accord s'en allaient. Au départ, les articles n'étaient pas signés, ou finissaient par des prénoms ou des pseudonymes. La loi obligeait à avoir un journaliste professionnel comme directeur, certains ne mirent même pas les pieds dans le local, un autre participa énormément. Chacun collaborait là où il était compétent (traduction, photos, dessins, etc.). Dans les prises de décisions, tous avaient le même poids, mais souvent la pression des événements, les impératifs techniques imposaient leur logique. Plusieurs collectifs formaient l'infrastructure de la revue, et trois d'entre eux (Madrid, Valence et Barcelone) assurèrent l'édition de *Bicicleta*. Ce n'était pas seulement pour appliquer la rotation des tâches, il y avait aussi la fatigue. De fin 77 Jusqu'au début 80, ce fut Madrid; de 80 à 82 Valence assura le relai et Barcelone fut la dernière étape. C'est à Valence que *Bicicleta* adopta un fonctionnement rigoureux, avec une périodicité presque mathématique.

Rapport avec la CNT: Dès le premier numéro, on lit certaines réserves vis à vis de la CNT. Malgré une tendance des premiers numéros à parler de la CNT, les informations internationalistes deviennent plus importantes, car un des collectifs assurait le secrétariat des rapports internationaux de la CNT. De plus, la méfiance envers la revue apparut très tôt chez certains cénétistes, qui firent des menaces d'interventions physiques. En 1978, la revue reprit la CNT comme sujet de réflexion, avec des apports importants de Peirats (historien cénétiste fort peu apprécié de son vivant par la CNT dite historique). Après la scission de la CNT, à partir de 1980, la revue subit le boycott des deux nouvelles CNT, lui reprochant de ne pas être leur organe et montant une campagne de rejet de la revue, qui finit par en crever.

Internationalisme Cette fonction voulue au départ fut parfaitement réalisée, avec l'apport d'un colloque sur l'autogestion organisé par les camarades italiens à Venise en 1979, dont une bonne partie des motions furent traduites dans la revue. Chomsky envoya également des analyses. La dissidence des pays de l'Est fut abordée en direct. Il y eut un numéro spécial sur l'Amérique Latine, exceptionnellement riche.

Idéologie Cette partie est amplement illustrée dans ce livre avec les extraits sur la CNT et les Agoras, dont les sujets, aussi bien que la démarche d'analyse, se démarquent beaucoup du style militant anarchosyndicaliste espagnol.

La section Contact eut aussi une existence systématique et riche, avec une partie pour les emprisonnés, et un courrier important, qui faisait de la revue un organe vivant, à jour, en prise sur le présent.

Financement La maison d'édition *Campo Abierto* de Madrid hébergea le collectif et le matériel de la revue. Il faut dire qu'ayant édité *Enseignement de la révolution espagnole* de Vernon Richards, cette maison d'édition avait un recul certain par rapport à la CNT. La période d'édition à Madrid entraîna des dettes de certains camarades, qui furent plus ou moins assumées solidairement. Mais à la fin de *Bicicleta*, certains se retrouvèrent seuls avec leur

dette jusqu'au paiement en 1985. Il n'y eut jamais d'autres apports extérieurs que les ventes et les abonnements.

Tirage Les premiers numéros sortirent à 30.000 exemplaires, puis se stabilisèrent à 15.000. Après 1978, avec le boycott cénétiste, le tirage oscillait entre 6.000/ 7.000 et des ventes légèrement inférieures. Les numéros avaient 52 pages et un format 29/30.

Diffusion En l'absence de l'équivalent des NMPP ou de Hachette en Espagne, des collectifs organisaient des ventes et en général gardaient l'argent pour financer leurs activités, en accord avec la revue, d'autres payaient, bien entendu. Un distributeur officiel se chargeait de la revue sur le plan national; une fois il fit faillite et ne put payer la revue, ce qui prouve que la revue était assez solide pour continuer malgré tout.

Problèmes administratifs Il y eut un problème avec un objecteur parce que la revue était solidaire. Un procès fut entamé à la suite du putsch de 1981 pour un article détaillant certaines conduites factieuses à Valence. Il semble que finalement, il se termina en eau de boudin.

Impact Il est certain que la revue correspondait à un besoin de vision anarchiste sans le prisme sectaire de la CNT, conglomérat de tendances contradictoires qui finirent par se heurter dans tous les sens du mot. Mais les difficiles conditions de militantisme, menaces et critiques constantes des prétendus orthodoxes, la lassitude de la composition d'une revue importante et ayant acquis un niveau de qualité impliquaient une équipe solide ou capable de se renouveler. Ce ne fut pas le cas, et de plus les dettes pesaient de plus en plus. Ce fut la fin de *Bicicleta* sans explication ni justification.

Il y eut en fait une suite indirecte, totalement différente et qui demanderait un autre livre: le lancement du quotidien *Liberación* (une durée brève mais prometteuse). *Nous qui avons fait Bicicleta nous y avons une participation importante: M... est dans la coopérative et A... est en quelque sorte le coordinateur général du projet* (lettre personnelle du 14-3-1984)

*Bicicleta* fut un passage, un sillage, comme son nom le suggère. Et il est bon de reconnaître que cette revue fut typographiquement belle et au contenu solide, même dix ans après. Que demander de plus !

Frank Mintz, 1991